

Les Cahiers de médiologie 11

N ° 11 - P R E M I E R S E M E S T R E 2 0 0 1

Com \ Trans
muniquer \ mettre

Revue publiée avec le concours du
Centre National du Livre

la partie qui est le
mémorandum de mes
mœurs, écrit de ma
main à tout le

Mémoires de Madame de

Commencés en 1609.

Grise, naturel, etc.
cette, après que M^{rs} de
en fait une copie complète.
à écrit en 1840, en nous en j'achète le volume par mes papiers

Je me suis souvent dit: je n'aurais pu
de me même j'ai imité les hommes qui
Maudit qu'on croise naturellement à parler de sa
Secrets intimes, des faiblesses qui ne sont pas les
à peine des familles; après les belles scènes
premières lignes de mes mémoires. Pour ne
à mes propres yeux et pour ne faire illusion

PIERRE NORA

Chateaubriand, le premier intellectuel ?

Parler d'intellectuel à propos de Chateaubriand tient de la gageure et même un peu, en apparence, de la provocation, en tous les cas du jeu. D'abord parce que le mot lui-même n'existait pas à son époque. Ensuite parce qu'il sent le savant plus que le poète, le philosophe plus que l'écrivain, l'homme d'étude plus que l'homme politique. Enfin, parce qu'il s'est trouvé associé dès le départ, à la fin du XIXe siècle, à la tradition historique de la gauche et qu'il n'en jure que davantage si l'on s'amuse à l'accoler à un aristocrate légitimiste.

Tous ces obstacles ne rendent l'exercice que plus tentant. Et puisque chacun se souvient du geste puéril et sacrilège de Sartre allant soulager sa vessie au Grand-Bé, avouons que la vraie question que ce geste m'inspire est d'essayer de comprendre s'il n'y avait pas, au-delà de la facétie normalienne, chez le dernier des « grands intellectuels français », une raison plus haute d'injurier le tombeau de Chateaubriand.

On n'entrera pas, ici, dans de longues définitions des intellectuels. Disons seulement, pour simplifier, que le mot est passible de deux acceptions, liées l'une à l'autre, mais qui ne renvoient pas aux mêmes rôles, aux mêmes situations historiques, aux mêmes formes d'expression. Au sens étroit et précis du mot, apparu dans le feu de l'affaire Dreyfus, l'intellectuel tel qu'il s'est défini de Zola à Sartre est bien l'homme qui, artiste, écrivain ou philosophe confirmé par une œuvre, engage dans l'ordre politique, au nom des principes, une autorité acquise dans une autre activité de l'esprit. Au sens plus large, le mot peut désigner un rôle social très spécifique, une forme de magistère qui a pris en France une intensité et un éclat particuliers, sans doute à cause de la réunion, que l'on ne trouverait pas ailleurs, de plusieurs éléments qui se combinent dans la tra-

Chateaubriand,
première page
autographe des
Mémoires
d'outre-tombe,
Collection de la
Comtesse de Durfort
Archives Gallimard.

dition nationale : l'inscription historique, sociale et politique de la « littérature », au sens que précisément lui donne Mme de Staël, Bonald ou les Idéologues à l'époque même des débuts de Chateaubriand ; le lien étroit entre la langue et la formation de l'État-nation ; le conflit particulièrement intense en France entre la foi et la raison depuis les Lumières ; la scission, finalement brutale, entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, traditionnellement réunis dans le principe de la monarchie de droit divin, scission favorisant l'avènement d'un pouvoir spirituel laïc que Paul Bénichou a décrit comme « le sacre de l'écrivain ».

Entre les deux acceptions, Chateaubriand prend un rôle charnière et presque fondateur, à cause de la Révolution, et du type de rapport tout nouveau que l'écrivain se met à entretenir avec son public, comme du rôle, également tout neuf, qu'il est amené à avoir dans le registre du social et du politique. Cette manière d'« engagement » de l'écrivain et de la littérature, Chateaubriand en a une conscience claire qu'il a souvent exprimée. Il l'a fait notamment en une occasion solennelle, dans son discours de réception à l'Académie française – qu'il n'a pas prononcé –, où il succédait à André Chénier, le poète révolutionnaire. « Les intérêts de la société et les intérêts de la littérature, dit-il, se trouvent toujours confondus. Je ne puis pas assez oublier les uns pour m'occuper uniquement des autres. Il y a des personnes qui voudraient faire de la littérature une chose abstraite, l'isoler au milieu des affaires humaines : autre temps, autres mœurs. Héritiers d'une longue suite d'années paisibles, nos devanciers pouvaient se livrer à des discussions purement académiques ou littéraires, mais nous, restes infortunés d'un grand naufrage, nos idées, nos esprits doivent prendre un cours tout différent. »

Chateaubriand « intellectuel » ? C'est sa manière de l'être que je voudrais essayer de mettre devant vous en relief en suivant rapidement trois pistes : le politique en littérature, l'écrivain en politique, la fusion du mémorialiste et de l'historien après la révolution de 1830.

Le politique en littérature

Dans ce parallèle mythologique que Chateaubriand s'est construit avec Napoléon, il y a, je crois, une profonde vérité. Chateaubriand s'est acquis d'un coup par sa révolution stylistique, par son coup d'État littéraire, son dix-huit brumaire d'*Atala* et du *Génie du christianisme*, un type nouveau de pouvoir. À l'un, l'empire des armes ; à l'autre, l'empire des mots. Et même, si j'ose dire, du mot, à en croire un texte assez remarquable et inattendu autant par son auteur, Charles Maurras, que par son occasion, la nécrologie qu'il a écrite pour Mallarmé dans la *Revue encyclopédique* en 1897 : « Avant Chateaubriand, dit Maurras, le mot n'était

qu'un signe abstrait qui ne cessait d'être tel que par un vrai coup de fortune. C'était à la lettre un bonheur simple d'expression. Enfin, le mot-réalité, le mot-couleur, le mot-parfum, le mot-sensuel, le mot-sensation, le mot-objet pouvait bien venir de temps en temps sous sa plume, par jeu ou par humeur, ce n'était pas une fin du style. C'est Chateaubriand qui a élevé le mot à la dignité nouvelle car Chateaubriand tient moins à ce qu'il dit qu'à la nature propre des mots qui le composent, puisque source de peine et de plaisir, vivant principe de toute la poésie, ayant des vertus personnelles et des aspects originaux que tout écrivain depuis s'est appliqué à cultiver et à souligner, tel est le grade auquel Chateaubriand a d'un seul coup élevé le mot. Les conséquences de cette révolution se sont continuées non seulement dans Hugo et dans ses contemporains, mais jusque dans l'œuvre de ce romantique attardé que nous venons de perdre, Stéphane Mallarmé. »

C'est en effet ce style poétique, l'extraordinaire pouvoir d'incantation de sa prose qui ont immédiatement frappé ses contemporains et que la critique tout entière a résumés dans un mot lancé par Joubert avant même que ne paraisse *Atala*, répété à satiété jusqu'à Sainte-Beuve, qui termine son *Chateaubriand et son cercle littéraire* sur lui : l'Enchanteur. Il faut prendre au sérieux ce que disait, d'une formule superbe, son contemporain, Jean-François Ducis, l'introducteur de Shakespeare à la fin du XVIIIe siècle : « Chateaubriand a le secret des mots puissants. » Nouvel Orphée, il est apparu comme une espèce de mage et son pouvoir fondateur a rejailli jusqu'à Lautréamont – le vicomte ayant inspiré le comte –, jusqu'à Rimbaud – l'autre mage – et même jusqu'à André Breton, dont Julien Gracq, qui préface *Les mémoires d'outre-tombe*, fait résonner jusqu'à nous l'écho. On ne saurait trop surestimer cet effet de rupture : on passe du sacre de l'écrivain au sacre de l'écriture. Écrire devient, avec Chateaubriand, un verbe intransitif. Jamais l'acte matériel d'écrire (l'auto-datation, la mise en situation de l'auteur, etc.) n'avait été utilisé avec autant de force, avant Chateaubriand, comme un procédé littéraire. C'est ce que les linguistes un peu pédants appellent « l'invasion de l'énonciateur dans son énoncé ». Exemple type, l'arrivée à Combourg : « J'ai été obligé de m'arrêter, mon cœur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écrivais. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent soudain de leur force et de leur multitude. » Bien entendu, c'est sur cette formule même de rhétorique que s'achève *Les mémoires d'outre-tombe*. Après l'inventaire futuriste du monde, la retombée subjective : « En traçant ces derniers mots, ce 16 novembre 1841, ma fenêtre qui donne à l'Ouest sur les jardins des Missions étrangères... »

Mais, en même temps, ce changement de statut de l'écriture implique et entraîne au sortir de la Révolution un changement radical de rapport au public : les philosophes du XVIIIe siècle écrivaient *pour* un public, Chateaubriand s'adresse à un public : il le capte, il le prépare, il le séduit, il le subjugué. Rousseau avait ob-

tenu des effets, à certains égards, parallèles dans *La nouvelle Héloïse*, ou avec le *Vicaire savoyard*, ou encore avec les *Rêveries du promeneur solitaire*. Mais en fait ce sont deux cas radicalement différents, car la Révolution est passée par là. Rousseau n'obtient ces effets que dans l'analyse du moi, tandis que Chateaubriand les obtient par un projet littéraire qui est, dans son principe même, un projet politique : l'Enchanteur entend réenchanter le monde. La littérature, pour Chateaubriand, est mise au service d'une cause, ce qui est le propre du combat intellectuel. On pourrait presque parler de littérature militante car, à l'époque, il n'y avait guère en effet d'objectif plus élevé, plus urgent, plus central que de dissocier le destin de l'Église de celui de la monarchie, d'arracher le christianisme à l'Église pour en faire beaucoup plus qu'un dogme – une culture, une inspiration, une esthétique, une sensibilité, une unité mentale – de lier la foi au progrès de la civilisation et à l'identité même de la nation. On peut difficilement imaginer un livre aussi intensément politique que *Le Génie du christianisme*, par son objet, par le moment de son apparition et, bien entendu, par son type de lancement. Puisque c'est en France, pendant la Révolution, que la sublimation de la politique par rapport à la religion a connu son maximum d'effets, on peut mesurer ce que cette sublimation de la religion a pu avoir comme effets politiques. Le tir groupé *Atala/Génie du christianisme* a eu une efficacité qu'aucune argumentation rationnelle n'aurait pu avoir.

Chateaubriand a donc intégré un projet politique à l'intérieur même de son projet littéraire : c'est en cela qu'il est véritablement un intellectuel. D'un côté, il est parfaitement conscient de son pouvoir et de son action dans le registre purement littéraire. « En moi commençait une révolution dans la littérature française », dit-il, ou encore, « Je voyais bien l'ébahissement des visages quand je lisais des fragments des *Natchez*, d'*Atala*, de *René*. » Mais de l'autre, et cela est très curieux, il a en même temps le sentiment d'avoir introduit partout de la politique. Dans la préface aux *Œuvres politiques*, il s'étonne que ce ne soit qu'avec *La monarchie selon la charte* que son intérêt pour la politique se soit fait remarquer. À ses yeux, dans son propre style, il n'y avait pas de solution de continuité. « Il y a bien sans doute, dit-il, loin d'*Atala* à la *Monarchie selon la charte*, mais mon style politique, quel qu'il soit, n'est point l'effet d'une combinaison [...] C'est tout simplement que les mots de la poésie ne me viennent pas spontanément quand je parle le langage des affaires. » Chateaubriand n'a rien d'un littéraire entré en politique : c'est un homme qui fait de la politique à travers la littérature ; il s'en sert pour se tailler une stature du type de celle de l'homme politique. Il écrit *Atala*, pendant le siège de Thionville, « pour conquérir la France ». Il a intégré la leçon de l'événement révolutionnaire pour en faire un nouveau statut de l'écriture et de l'écrivain et, sitôt la parution du *Génie du christianisme*, il part en province faire une tournée électorale, qui le mène à Lyon d'où il écrit, par exemple, à Fontanes : « Je vous avoue que je suis confondu de la manière dont j'ai été reçu

partout : tout retentit de ma gloire [...]. On annonce mon passage comme celui d'un personnage important. J'ai consolé quelques malheureux, j'ai rappelé les principes chers à tous les cœurs dans le fond des provinces. On ne juge pas ici mes talents, on ne juge que mes opinions. On me sait gré de ce que j'ai dit, de tout ce que je n'ai pas dit, et les honnêtes gens me reçoivent comme un défenseur de leurs sentiments et de leurs idées. » N'est-ce pas le langage d'un homme politique ? Curieusement, ce caractère profondément politique de la littérature a été d'ailleurs compris très vite par certains critiques, par exemple Saint-Marc Girardin, qui écrit : « Ce qui fait le caractère distinctif de M. de Chateaubriand, c'est qu'il a l'écriture politique. Ce qui l'inspire, ce qui l'anime, toujours et partout, c'est la politique, même en littérature, dans la *Génie du christianisme* ou dans *les Martyrs*. Creusez le fond de sa pensée, de sa manière, vous y retrouverez toujours le politique. » Ce qui légitime et explique assez qu'il ait fait aussi, en écrivain, une vraie carrière politique.

L'écrivain en politique

Cette carrière, qu'il faudrait suivre pas à pas jusque dans ses détails, je me contenterai de souligner ici quelques-uns des traits qui en font, typiquement, un intellectuel en politique. Il y en a trois principaux.

Chateaubriand inaugure une longue lignée d'écrivains intimement liés à la politique ou à la diplomatie, depuis Barrès jusqu'à Claudel et, bien entendu, Malraux. Mais il semble qu'aucun n'ait eu une carrière aussi nettement et fortement encadrée par le rythme de l'histoire politique et nationale. Depuis sa naissance – que Chateaubriand avait déplacée d'un an pour être le contemporain exact de Napoléon (« Quinze jours avant moi, sa naissance allait entraîner la mienne »), jusqu'à la fin, marquée par ce sommet de la rhétorique que fut le discours d'août 1830 (« Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la pairie de mes avertissements dédaignés ; il ne me reste qu'à m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant de fois prédit »). Il aurait aimé mourir après ce discours, dit-il dans les *Mémoires*, pour ne pas survivre à la monarchie légitime. Deux dates, donc, la naissance de Napoléon et la fin de la monarchie légitime, encadrent une vie rythmée dans son engagement par les bouleversements de la vie politique. Aucun de ces écrivains mêlés à la vie politique n'a eu non plus, semble-t-il, des ambitions aussi hautes. Il faut rappeler que, sous Napoléon, Chateaubriand pensait, à un moment donné, qu'ils allaient, à eux deux, pouvoir gouverner la France. Sous Louis XVIII, son ambition était clairement, même s'il ne le dit pas toujours, d'être en même temps président du Conseil et ministre des Affaires étrangères. Il a eu une carrière politique extrêmement courte et le contraste entre ce qu'il en a fait dans la littérature et dans l'imagination, et ce

qu'elle a été dans la réalité, est immense. Il a été ambassadeur à peine quatre ans dans une vie qui en comporte quatre-vingts. Il a été aux Affaires étrangères moins d'un an et demi, mais à ses yeux, c'est l'apogée de son existence et tout dans les *Mémoires* paraît presque destiné à préparer ces moments, à les justifier, à les regretter, quand ce n'était pas essayer de les recréer. Son rôle en politique est bien réel ; mais il l'a en même temps puissamment fantasmé.

Second trait : la défense de la liberté, qui a porté une grande part de sa pensée et de sa vie politique, ne serait-ce qu'à travers sa campagne pour la liberté de la presse. Thème qui nous rend Chateaubriand très proche, thème anticipateur et typiquement intellectuel, mais à l'époque, ambigu et en porte-à-faux. C'est en aristocrate et parce qu'aristocrate que Chateaubriand s'est fait le croisé de la liberté : le principe de l'aristocratie, pour lui, ne cesse-t-il de répéter, c'est la liberté. Mais quand se situe ce temps de la liberté ? Avant l'absolutisme qu'il n'aimait pas ? Cette apologie de l'esprit féodal et chevaleresque a quelque chose de mythique, d'utopique, d'irréaliste. Mais cet ultracisme l'installe par rapport au jacobinisme révolutionnaire, au despotisme napoléonien et même à la monarchie restauratrice dans la radicalité inexpugnable de l'opposant seul contre tous, la position idéale de l'intellectuel. Et il l'installait en même temps à contre courant du libéralisme. La liberté, pour Mme de Staël, pour Royer-Collard ou pour Guizot, renvoie bien sûr à la Révolution française et au protestantisme, tandis que la liberté à la Chateaubriand s'enracine dans le traditionalisme et le catholicisme. En réalité, la synthèse politique que Chateaubriand proposait était vouée à l'échec, mais elle lui a effectivement permis, en dehors des effets littéraires de sa fidélité monarchique, en dehors de son lyrisme dynastique, la campagne pour la liberté de la presse, sa grande affaire qui, d'une certaine façon, résolvait cette contradiction.

Dernier trait, cette fois psychologique, mais qui va loin dans la définition même de l'intellectuel et que Chateaubriand, dans la gestion de sa vie publique et politique, a porté au plus haut niveau : un mélange d'opportunisme et de principes, de courtoisie et de sens de la dissidence, où se rencontrent, comme entre deux siècles, une très longue tradition historique de l'homme de cour et une intuition très neuve du principe même qui fait le pouvoir intellectuel moderne : se faire l'autre de la politique, creuser la différence, cultiver son intransigeance et son autonomie, soigner la distance, le coup d'éclat, le panache, le « Messieurs les censeurs, bonsoir !... ». Chateaubriand est allé très loin dans les deux sens, avec un génie consommé de la mise en scène et du savoir faire. Les femmes ont été pour lui d'extraordinaires agents de publicité, Mme de Duras, en particulier, et même Mme de Beaumont. Chateaubriand est donc allé d'un côté très loin dans la flatterie au pouvoir – voir la dédicace au premier Consul, la lettre de Talleyrand... – et de l'autre, très loin dans la théâtralisation de la rupture et de l'indépendance.

Historien et mémorialiste

Pour comprendre la cristallisation qui aboutit à l'articulation « moi, le monde et l'éternité », il faut partir du rapport, en lui, du mémorialiste avec l'historien. Les deux se sont fait longtemps concurrence et ont même coexisté parallèlement mais, pendant très longtemps séparément. L'étude de Chateaubriand historien reste un très grand sujet à explorer. Mais si l'on suit ses deux carrières, on voit que Chateaubriand a eu une très grande ambition d'historien qui se forge en même temps que son ambition de mémorialiste. D'un côté, il annonce à la fin des *Martyrs*, en 1809, puis à la fin de *L'Itinéraire*, en 1811, qu'il renonce aux muses, « puisqu'il faut quitter la lyre avec la jeunesse », et qu'il va consacrer le reste de son temps à un grand livre d'histoire de France, pour « élever, en silence, dit-il, un monument à ma patrie ». De l'autre, après une première idée des *Mémoires* en 1803, c'est en 1809 - l'année même où il annonce son intention d'écrire l'histoire de France - que se formule son premier projet sérieux des *Mémoires* : projet très psychologique, très rousseauiste, il ne s'agit encore que « d'expliquer son inexplicable cœur ». Il commence donc en 1811 les *Mémoires de ma vie*, qu'il va rédiger par intermittences jusqu'en 1822, et qui sont le récit de sa jeunesse. Ce caractère concurrentiel de l'historien et du mémorialiste est d'autant plus intéressant à mettre en relief que très tôt, dans le *Génie du christianisme*, Chateaubriand avait consacré un chapitre aux mémoires pour soutenir que les mémorialistes, en France, avaient toujours été supérieurs aux historiens. « Pourquoi les Français n'ont-ils que des mémoires au lieu d'histoires et pourquoi ces mémoires sont-ils pour la plupart excellents ? »

Arrive 1830, rupture très profonde à partir de laquelle a dû s'opérer un très sourd travail attesté par le changement décisif de titre en 1832 où les *Mémoires de ma vie* deviennent les *Mémoires d'outre-tombe*. Il a fallu que le mémorialiste absorbe en lui l'historien pour que Chateaubriand comprenne que son vrai sujet était l'inscription de son moi dans l'histoire et qu'il devait désormais représenter, en sa personne, l'épopée de son temps. Ici, encore, il faut reprendre le parallèle histoire/mémoire et mettre en regard deux textes capitaux : d'une part, l'introduction aux *Études historiques* qui paraissent en 1831 et, d'autre part, la préface testamentaire de 1833 qui annonce, cette fois de manière claire, le projet des *Mémoires d'outre-tombe*. L'introduction aux *Études historiques* est un texte passionnant, qui manifeste une très haute compréhension du grand mouvement de renouveau historique depuis 1820, initié par Augustin Thierry et ses *Lettres sur l'histoire de France*, et qui va triompher à partir de 1830. Chose curieuse et à mon sens éclairante, il y a un très grand contraste entre sa profonde compréhension de la nouveauté et de la modernité de ce mouvement historique et sa propre manière encore très traditionnelle d'écrire l'histoire : Chateaubriand a des formules superbes

pour exprimer l'urgence d'une histoire nationale neuve : « La France doit recomposer ses annales pour les mettre en accord avec les progrès de l'intelligence. » Mais lui-même fait de l'histoire comme on en faisait avant la Révolution.

L'introduction aux *Études historiques* sonne comme l'adieu à un grand projet dont il ne restera guère que *l'Analyse raisonnée de l'histoire de France*, qui paraîtra exactement en 1831, et sur laquelle il ne reviendra plus. Mais, comme il le dit dans l'introduction aux *Études historiques*, « Les temps où nous vivons sont si forts des temps historiques qu'ils impriment leur sceau sur tous les genres de travail, [...]. Tout prend aujourd'hui la forme de l'histoire : polémique, théâtre, roman, poésie... » Et il aurait pu ajouter : mémoires. L'historien en lui va s'accomplir à *travers* le mémorialiste, en projetant son moi dans l'histoire, en s'« historisant » complètement lui-même. Et c'est cette décision d'écrire, comme il dit, « dans son cercueil », qui donne tout à coup cette grande dimension historique à une œuvre avortée d'historien pur qui reste, d'une certaine façon, le seul échec de sa carrière. « En dehors et à côté de mon siècle, j'exerçais peut-être, dit-il dans cette préface testamentaire, sur lui sans le vouloir et sans le chercher une triple influence : religieuse, politique et littéraire. ». En vérité, entre 1831 et 1833, le projet à la fois biographique et historique se cristallise ; et peut-être, cette cristallisation se produit-elle à travers la notion de « génération ». La génération romantique va véritablement prendre conscience d'elle-même à partir de 1825-1830 ; c'est à ce moment-là qu'elle se formule et s'affirme comme génération. Je n'exclus pas l'hypothèse que, par un choc en retour, le père de cette génération ait compris ce que cette notion véhiculait à la fois d'individuel et de collectif et se la soit, d'une certaine manière, appliquée. « Des auteurs de ma date, écrit-il, je suis quasi le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages. »

Cette précipitation des années 1830, ce métabolisme de l'histoire en mémoire va entraîner une formidable relance du style, de la fonction de l'écriture et, bien entendu, du rôle et du statut de l'écrivain. À vrai dire, depuis le début, Chateaubriand avait conçu les mots, la littérature, comme une forme de réponse à tout, un recours, ultime et sans doute dérisoire, la seule conjuration possible du néant historique et existentiel de toutes choses, un salut. Les mots vont permettre de retrouver l'unité du monde et le sacré d'une société désertée par le sacré. Progressivement cette pente va se creuser : les *Martyrs*, *l'Itinéraire* ont marqué une inflexion très nette vers une pratique presque liturgique de la littérature, quasi sacerdotale. *L'Itinéraire* est un pèlerinage, il est plein de rites, de dévotions, de méditations devant les sites célèbres, d'inscriptions de son nom sur les pierres gravées, d'immersions dans les fleuves, de collectes de souvenirs, de reliques... Mais, évidemment, la décision soudaine de parler « d'outre-tombe » va faire franchir un seuil : on va passer du sacre de l'écriture à l'écriture sacrée. Dans la préface testamentaire, Chateaubriand lui-même

parle de « cette unité indéfinissable de sa vie et de son style », de « cette narration qui, si elle devient *post-mortem*, sera accompagnée de ces voix qui ont quelque chose de sacré parce qu'elles sortent du sépulcre ». Il n'a qu'un vocabulaire quasi religieux pour évoquer son monument de mémoire, c'est une « cathédrale », ce sont des « pyramides » dont il devient progressivement non seulement l'architecte, mais aussi, le prêtre et le grand officiant. Il y a là, par rapport à *l'Itinéraire*, un aboutissement supplémentaire, mais aussi, du point de vue qui nous intéresse, un renversement décisif : c'est lui, l'écrivain, qui s'est approprié, dans sa personne même, quelque chose du sacré des temps anciens ; il est devenu celui-là même que le roi déchu, Charles X, annonçait à ses enfants, à Prague, en 1833, comme « une puissance de la terre ». Que dire de plus fort pour un intellectuel ?

Il est hautement significatif qu'une telle opération de récupération incarnatrice du pouvoir spirituel se soit faite par l'homme dont Tocqueville disait, au jour de sa mort, que c'était lui qui, de son temps, « avait le mieux conservé l'esprit des anciennes races ». Pour opérer cette révolution qui ouvre la possibilité même d'une figure d'intellectuel de type moderne à l'âge démocratique, il fallait un homme des temps anciens. Seul sans doute à l'époque un aristocrate pouvait combiner la conscience historique de la défaite et du malheur avec la défense acharnée des libertés, le sens et la profondeur du passé avec l'ouverture sur l'avenir. À cet égard, les dernières pages futuristes et tocquevilliennes des *Mémoires* achèvent de sceller la figure d'intellectuel de Chateaubriand, en montrant que le mémorialiste n'est pas le prisonnier du passé, mais aussi le prophète de l'avenir. Le fait, me semble-t-il, n'est pas indifférent, si l'on tient compte que la naissance des intellectuels, à la fin du siècle, va se faire à gauche et non pas à droite, au point que la définition même que Maurice Barrès va en donner a rendu les deux mots presque synonymes : « Intellectuel : individu qui se persuade que la société doit se fonder sur la logique et qui méconnaît qu'elle repose en fait sur des nécessités antérieures et peut-être étrangères à la raison individuelle. »

C'est tout le contraire, en un sens, de Chateaubriand. Mais ce que montre, cependant, son expérience, c'est le lien peut-être consubstantiel entre le phénomène aristocratique et le phénomène intellectuel. Il est impossible de ne pas remarquer que l'un devient un principe social actif, à la fin du XIX^e siècle, au moment exact où l'autre en politique, cesse de compter. Comme si le monde intellectuel prenait en quelque sorte le relais du monde aristocratique. Le mot même apparaît quand s'achève ce que Daniel Havély a appelé « la République des ducs ». De là à conclure que les intellectuels sont les aristocrates du monde démocratique, il n'y a qu'un pas à franchir. Et qui sait si ce n'est pas ce que Sartre avait obscurément pressenti ? ¹

1. Texte initialement paru dans les actes du colloque *Chateaubriand, éclairé du monde actuel*, qui s'est tenu à Paris le 10 juin 1998 à la fondation Singer Polignac et reproduit avec l'aimable autorisation des organisateurs.